Alice, de l’ombre à la lumière

ALICE LUNAR

De l'ombre à la lumière
Je marche en ne gardant que les beaux souvenirs
Mais il a d'abord fallu la chute de celle que je fus
J'étais rongée par la honte et la colère
Plongée dans une douleur qui me transperçait
Et me donnait la nausée

Cette colère est devenue mon amie et ma force
Elle m'a tenue debout
Elle m'a dit un jour Arrête !
Alors je me suis retrouvée seule
Face à la violence
Terrifiée par la déferlante de souvenirs

Meurtrie j'ai erré et je me suis perdue
Je n'étais qu'une coquille vide
Je ne voulais qu'une seule chose
La vérité
La vérité sacrée
Plus forte que ce putain de mal-être

Mon récit m'a permis de la trouver
Je ne cherche pas la pitié
Je ne cherche que la paix
Et je prendrai pour miennes
Les paroles du Dalaï Lama :
Vous êtes maître de votre vie
Qu'importe votre prison, vous en avez les clés.

Alice L.

L'écriture de ce récit a été une véritable épreuve pour moi. Devoir me remémorer tous ces moments d'humiliation, de maltraitance, de souffrances physiques et psychologiques fut extrêmement pénible.

Étais-je destinée à connaître l'Enfer avant le Paradis ? Il a fallu que je tombe au plus bas pour comprendre enfin que les sentiments enfouis au plus profond de moi étaient bien réels et que les faits tels qu'ils avaient eu lieu n'étaient pas les fruits de mon imagination.

Je n'ai pas la prétention de me proclamer écrivain. J'ai seulement voulu exprimer la souffrance que j'ai ressentie à cause du manque d'amour et de considération de ma grand-mère d'adoption.

Cette femme cruelle fait toujours partie de mon existence et me hante depuis mon plus jeune âge. Je ne parviens pas à couper ce lien destructeur, tant j'ai l'impression de lui être redevable de quelque chose. Est-ce normal ? J'ai peur qu'elle meure un jour. Combien de fois ne m'a-t-elle pas répété que je serais celle qui planterait les clous de son cercueil ?

La maltraitance dont cette femme a fait preuve à mon égard n'était pas seulement physique, elle était aussi psychologique et liée à la nourriture.

Je l'ai déjà imaginée gisant entre quatre planches, les mains reposant sur son chapelet, le teint cireux, vêtue de sa plus jolie robe. Combien de personnes lui rendraient hommage ce jour-là, à elle, la parfaite croyante, la pieuse catholique aimable avec ses voisins ? Elle qui prétendait qu'elle avait été abandonnée par sa famille et devait se débrouiller seule pour entretenir sa maison, faire ses courses et préparer ses repas. Quelle imagination elle était capable de déployer pour manipuler son entourage ! Elle me faisait

penser au personnage de Tatie Danielle, en pire : plus méchante, plus perverse. Et pourtant, on lui aurait donné le Bon Dieu sans confession.

Et puis je l'ai revue, vieillie. Petite et mince, la chevelure blanche et bouclée, elle portait des vêtements beaucoup trop larges et de vieilles chaussettes multicolores. Elle marchait si péniblement que c'en était triste à voir. La femme qui m'avait fait subir les pires atrocités n'était plus que l'ombre d'elle-même. Aigrie par la vie, dévorée par sa propre méchanceté, elle n'avait gardé qu'une seule chose : le regard noir qu'elle lançait quand elle était jadis en colère contre moi ou contre mes enfants, principalement ma cadette. Il faut dire qu'Eulalie me ressemblait lorsque j'étais petite. Mais c'était une fillette beaucoup plus tenace que celle que j'avais été, elle n'avait pas froid aux yeux, même s'il lui arrivait de pleurer dans la voiture lorsque nous étions sur le chemin pour nous rendre chez ma grand-mère. Je l'entends encore me supplier « Non… maman ! Matroushka est méchante ! » Je savais qu'elle avait raison mais je ne pouvais m'empêcher d'aller la voir. Étais-je attirée par le mal ? Et si c'est le cas, comment aurais-je pu expliquer mon attitude à mes enfants ? Mais c'était plus fort que moi. J'étais partagée entre mon bon sens et le devoir que je m'imposais envers la vieille dame. Si je manquais à cette visite hebdomadaire, un sentiment de culpabilité m'envahissait. À présent, j'espère tellement qu'elle pourra un jour reconnaître les faits avérés et mettre des mots sur les actes odieux qu'elle a commis.

Mon psychiatre m'a dit que cela n'arriverait jamais parce que c'était en réalité quelque chose en moi qui avait provoqué cette attitude inqualifiable. Aux yeux de ma grand-mère, j'étais la personne sur laquelle elle pouvait déverser la haine qu'elle avait éprouvée envers ma mère. Ma joie de vivre et ma sensibilité lui étaient donc insupportables. Il est possible aussi qu'elle-même ait subi des violences étant enfant. Que pouvais-je faire pour exorciser ce mal ? Le psychiatre m'a alors conseillé d'écrire une lettre à cette femme. J'ai hésité. J'avais, selon lui, plusieurs possibilités :

soit l'envoyer à sa destinataire, soit la garder pour moi, soit la partager avec d'autres personnes. J'ai choisi la dernière.

Je suis à l'aube de mes quarante et un ans, il est l'heure d'avancer en laissant mon passé derrière moi, de commencer à vivre pleinement et de découvrir enfin tout ce que peut offrir l'existence. À l'époque, je ne me doutais pas que ce serait aussi dur de se replonger dans l'horreur avec mes mots, mes souvenirs, mon vécu. J'avais toujours cette sensation de honte absolue. Et comment trouver la justesse pour exprimer l'inexprimable ?

Alors, après une période de réflexion et de questionnement, j'ai commencé à écrire la « lettre de la honte », celle qui t'est adressée, Matroushka, et qui constitue le début de mon histoire.